

Miron à l'École nationale

Alexis Martin

Numéro 300, été 2013

Nous ne sommes pas seuls

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Martin, A. (2013). Miron à l'École nationale. *Liberté*, (300), 10–12.

MIRON À L'ÉCOLE NATIONALE

Dans cet extrait de *L'invention du chauffage central en Nouvelle-France*, Gaston Miron enseigne que toute expérience de la littérature est un engagement.

ALEXIS MARTIN

Le CHŒUR chante les paroles de Miron

Terre, terre, tu bois avec nous, terre comme nous
Qui échappes à toute prégnance nôtre et aimante
Tu bois les millénaires de la neige par désespoir
Avec comme nous une fixité hagarde et discontinue
Cependant que la beauté aurifère du froid
T'auréole et comme nous dans la mort te sertit

Apparaît Gaston Miron, suivi de l'étudiant Pierre Lebeau.

LEBEAU

Ma question, monsieur Miron, c'est comment... ben, vous avez dit dans le cours que tout texte, n'importe quel texte, est interprétable de plusieurs manières.

MIRON

Un texte, c'est une serrure qui ouvre une porte. Mais ta serrure, ce qu'elle a de particulier, c'est que plusieurs clés, plusieurs codes peuvent l'actionner et ouvrir la porte. Tu vois ?

LEBEAU

«Tu bois les millénaires de la neige par désespoir.»

MIRON

Qu'est-ce que ça dit pour toi ?

LEBEAU

Ben, je sais pas... peut-être un sentiment d'impuissance ?

MIRON

Attends ! C'est pas une devinette, un poème ! Il faut y croire ! C'est un saut : un saut que tu fais dans une autre vision des choses ; tu deviens voyant, dans l'obscurité de ta vie ordinaire.

LEBEAU

Okay. Pour moi... je sens la neige... comme des milliers de tonnes qui me pèsent sur la poitrine... enfin, des «millénaires de la neige» qui me pèsent dessus et... ben, pour me libérer, il me faut les boire, ces tonnes de neige-là...

MIRON

C'est vrai.

LEBEAU

C'est ça que vous vouliez dire ?

MIRON

Ce que tu dis me semble juste, mais c'est pas ce que je décide, moi, qui compte.

LEBEAU

Je pense... je vois aussi, heu... les vers :

Cependant que la beauté aurifère du froid

T'auréole et comme nous dans la mort te sertit

Pourquoi le mot... «sertir»? Je veux dire... pourquoi «te sertit» et pas «te tient», «t'étouffe!», ou même «te tue!»...

MIRON

À cause du R. Les R de «sertit», et de «froid», et de «aurifère» communiquent dans leur langue secrète, grammaticque, des choses qu'on soupçonne de prime abord, mais que les R connaissent à part nous, dans leur langage de lettres... et ces R-là communiquent aussi avec les R de «mort» et de «auréole».

LEBEAU

Oui... mais... quand même? Je veux dire! Les lettres, c'est un hasard de l'orthographe!

MIRON

Oh non! Pas de hasard ici, mon Pierre! La langue des lettres existe déjà, depuis toujours.

Temps. Lebeau songe en regardant les mots qu'il a tracés sur le tableau de la classe.

LEBEAU

Le R communique le froid à tous les mots de la phrase?

MIRON

Peut-être.

LEBEAU

Moi, quand je lis «auréole» et «sertit», je pense au salon funéraire; le tissu blanc du cercueil, satiné, et mon oncle, Ti-Guy

Beef Lebeau, couché dedans, comme dans... une sorte de... plaine neigeuse.

MIRON

«Une plaine neigeuse.» Là, tu écris.

LEBEAU

Mon oncle qui s'est fait péter la gueule à coups de queue de billard dans un *poolroom* miteux, mais qui, là, dans sa bière, a l'air d'un prince amérindien qui dort dans une plaine de neige... Je sais pas comment expliquer ça, mais c'est ça que je vois.

MIRON

Ton nom de famille, déjà?

LEBEAU

Lebeau.

MIRON

Tu viens d'où?

LEBEAU

Ville Jacques-Cartier.

MIRON

Ton père, y fait quoi, donc?

LEBEAU

Y joue au pool.

MIRON

C'est un joueur de pool?

LEBEAU

Ouais. Professionnel. Poker aussi.

MIRON

Qu'est-ce que tu fais en théâtre?

LEBEAU

Ben... j'ai beaucoup regardé les vieux films français. Les films de Radio-Canada l'après-midi.

MIRON

T'étais pas à l'école?

LEBEAU

Pas toujours, non. Ben... À l'école de Louis Jovet ou de Madeleine Renaud.

MIRON

Pas des mauvais maîtres! Pas des mauvais maîtres!



Platon déçu par la campagne de promotion de la philosophie, mais n'osant pas l'avouer aux créatifs de l'agence.

LEBEAU

Oui. Mais être ici, dans une école de théâtre... ça me cause une sorte de... problème. Je veux dire... ça cause le problème de la *séparation*. Je veux dire, le sentiment d'un fossé. J'ai senti tout de suite un fossé. Je veux dire... qu'est-ce que ça veut dire, *L'école des femmes* de Molière au Doric Club sur le boulevard Taschereau? Je parle pas de la situation des femmes, mais de la langue! Molière aurait pas fait long feu au Doric Club: ils l'auraient traité de tapette pis écartelé avec quatre choppers. Comme en place de Grève...

MIRON

C'est le problème des clés dont je te parlais. Y a des portes qui ont une serrure; d'autres qui ont deux serrures. Pour un p'tit gars de ville Jacques-Cartier, tu dois apprendre à maîtriser des portes à deux serrures. Faut que tu passes du français colonial, aliéné, au français tout court; puis là, faut que tu sautes encore jusqu'à la littérature! Ça fait deux sauts. Es-tu un bon sauteur, Pierre?

LEBEAU

Je sais pas.

MIRON

On a perdu l'instinct du mot français, tu comprends? Y faudrait regagner la bonne berge, mais on a la bouche pleine de miel, du miel anglais mal assimilé, et les entrailles pleines d'amertume; on est pauvres de mots, les métaphores se filent

mal; j'écoute mes frères et mes sœurs dans le siècle, et j'entends ni l'un ni l'autre, ni français ni anglais: seulement le remugle d'un *speaker* de salle d'attente; en attente de quoi? L'évaporation finale dans un condensateur omniscient, universel, indifférencié?

LEBEAU

Comment on retrouve l'instinct du verbe?

MIRON

Ah! Voilà la question. CECI est la question. Comment. Vaincre. La perversion sémantique de toute une langue.

LEBEAU

«Vaincre.» La langue est un combat?

MIRON

La langue est un combat que tu livres contre le non-poème.

LEBEAU

Je vous suis pas, là...

MIRON

Par le poème, tu construis des estacades contre la marée dominante. La marée dominante doit jamais devenir ta réalité. J'écris des poèmes comme on écrit des anticorps littéraires contre la Grande Dissolution. Quand tu sors de chez vous, tu vois *Pepsi-Cola: Here's to you* – tu dis non, je suis pas là, je me reconnais pas là-dedans; alors t'es déjà en veille poétique! Quand, comme Denis Vanier, tu te révoltes contre la taxe de chien qu'on te fait payer pour exister, tu vis en poète; tu vis comme un poète! Ça veut pas dire être un marginal, un *bum*, au contraire, c'est vivre le plus sérieusement du monde! C'est-à-dire acquitter sa taxe de chien, reconnaître qu'on a fait des chiens de nous autres et le japper à la face des autres!

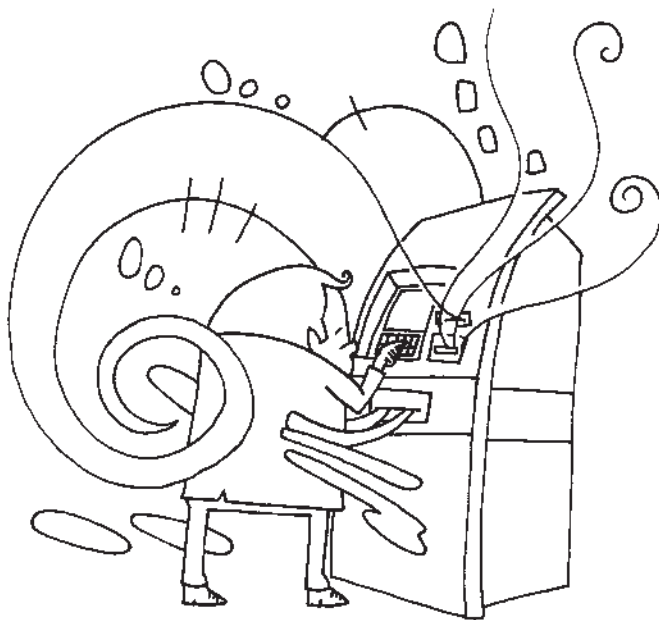
LEBEAU

Sinon, on est comme la terre gelée, qui a

[...] comme nous une fixité hagarde et discontinue
Cependant que la beauté aurifère du froid
T'auréole et comme nous dans la mort te sertit

MIRON

Oui! Et alors, dans la stupeur coloniale, tous les phonèmes de la langue, qui reposent trop longtemps dans la fixité du désespoir, craquent et se répandent comme une cendre de gel dans l'épars et le non-épilé... **L**



Francis Desharnais

En cette période d'austérité, il convient de ne pas retirer son argent au guichet automatiste.

Alexis Martin est auteur, comédien et metteur en scène. Sa dernière pièce, *Les chemins qui marchent*, a été présentée à L'Espace Libre, du 26 février au 28 mars 2013, dans une mise en scène de Daniel Brière.